

**ROMAN
QUÉBÉCOIS**

Yves Gosselin,
un auteur dangereux
Page F 3



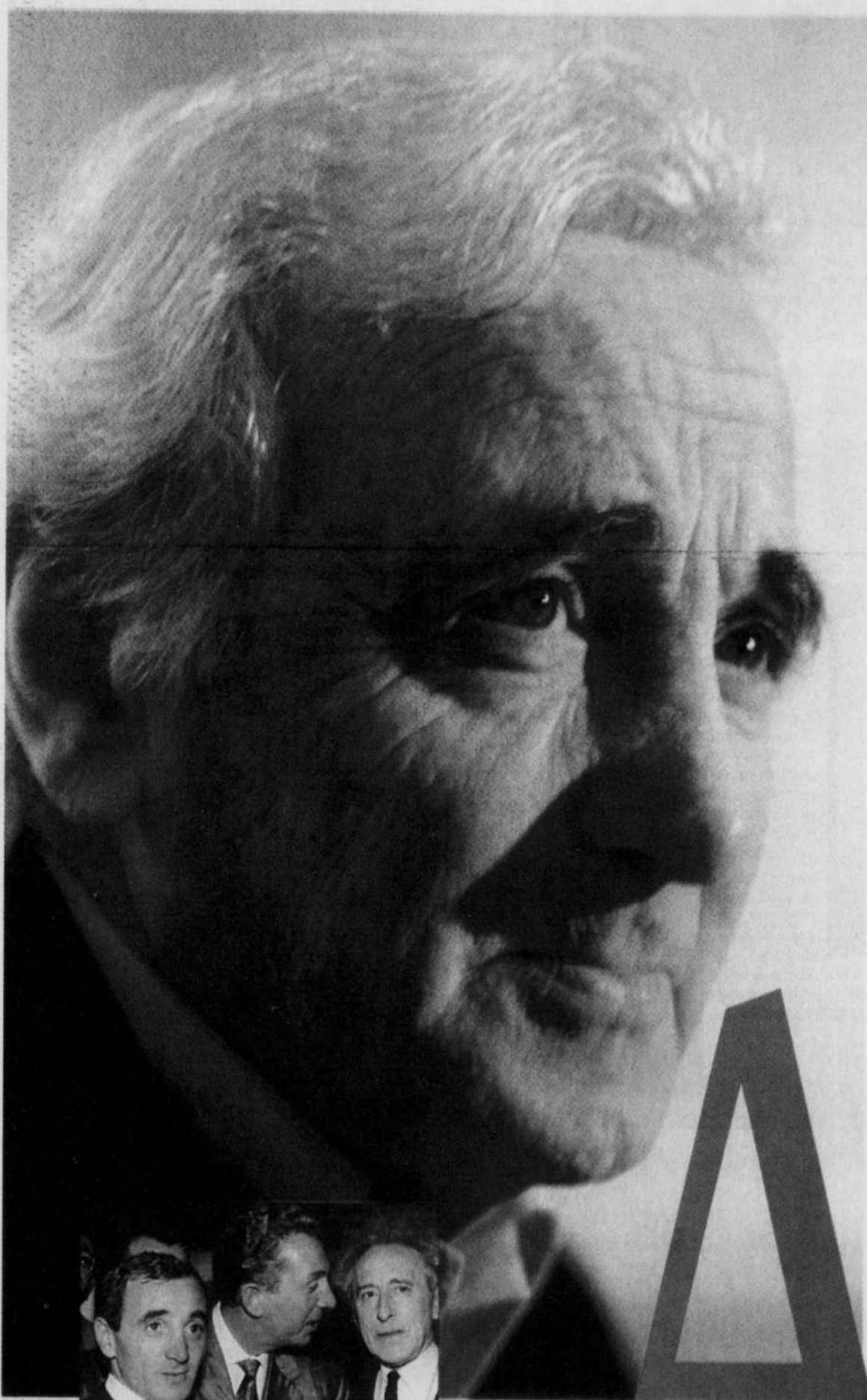
ESSAIS

Relire Jean-V. Dufresne
Page F 5



◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES



À 79 printemps, Charles Aznavour n'a pas cessé d'écrire. Même qu'il s'apprête à sortir un nouveau disque. Et qu'il a finalement décidé de coucher sur papier des mémoires qu'on lui réclamait depuis longtemps, sous le titre *Le Temps des avants*, publié chez Flammarion Québec. Retour sur une carrière commencée dans les rues de Paris, lorsque le petit Charles Aznavourian avait tout juste dix ans.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il se dit à la fois entièrement français et entièrement arménien. Quelque chose comme un mélange indissociable de café et de lait. Il faut dire que Charles Aznavour est né en France de parents qui venaient tout juste, à l'époque, de survivre au génocide arménien de 1915. Son père, raconte-t-il, était chanteur, et sa mère comédienne. Mais, pris dans le tumulte de l'immigration et arrivés dans un pays dont ils ne maîtrisaient pas la langue, l'un et l'autre ont dû abandonner leur métier respectif pour œuvrer plutôt dans le domaine de la couture ou de la restauration. Ce sont en fait leurs enfants, Charles et Aïda, qui incarneront dorénavant les talents et les ambitions d'artistes de la famille. «*Mes parents ont abandonné ce qui étaient leurs espoirs, et ce sont leurs enfants qui les ont réalisés*», dit le chanteur, joint à Paris.

Mais Charles Aznavour n'abandonnera pas complètement l'Arménie, qu'il visitera d'ailleurs à la faveur d'une tournée. «*Quel naïf je faisais! Quel ignorant! Moi qui croyais que l'Arménie était un pays plutôt chaud. Il neigeait à gros flocons*», confesse-t-il dans *Le Temps des avants*. «*L'Arménie, c'est la patrie de mes racines, le pays de mes racines*, dit-il en entrevue. *Ma patrie à moi, c'est la France. Mais ma culture familiale est arménienne, et il m'en est resté beaucoup de choses*». Le génocide qui a coûté la vie à quelque deux millions d'Arméniens durant la Première Guerre mondiale, il ne veut pas l'oublier. «*La nostalgie fait partie des stigmates arméniens*, dit-il. *Mais je suis moins nostalgique que beaucoup de gens. Moi, j'ai digéré le génocide, mais je ne l'ai pas oublié. Je suis d'un caractère très optimiste*». Aussi, on ne sent pas de lourdeur dans les

jeunes années d'Aznavour telles qu'elles sont racontées dans son autobiographie.

«*Il ne faut pas faire de son enfance difficile une enfance chroniquement difficile*, confie-t-il, avouant aussi qu'il a tenté d'adoucir les tragédies de sa vie par quelques anecdotes plus légères et plus réjouissantes. «*Il faut garder les bons moments*».

Arrivés en France, les parents Aznavour sont sans le sou. Et enfant, Aznavour jouait dans la rue en compagnie d'un accordéoniste. Parfois, il jouait simultanément des rôles dans deux théâtres à la fois et ses prouesses lui permettaient de rapporter quelques sous à la maison.

C'est sans doute ce côté d'Aznavour qui a plu d'emblée à la grande Edith Piaf, qui se disait sa «*petite sœur de la rue*», à qui il consacre plusieurs chapitres.

«*On avait en commun le bonheur de la rue*, se souvient-il, *mais pas pour les mêmes raisons. Elle, à cause de la misère, moi, parce que mes parents étrangers ne savaient pas vraiment comment on se comporte dans la rue*». Ils ont donc, très tôt, laissé leurs enfants libres de courir un peu partout. «*Ce qui fait que j'ai connu la rue de très bonne heure*, dit-il. *Et qui connaît la rue connaît les mêmes lieux. À cette époque, c'étaient les bals-musettes*».

Car déjà, ce sont les arts de la scène qui tentent par-dessus tout le jeune Charles, qui écrit sa première chanson durant l'Occupation: *Y'a des hiboux dans le beffroi*. Il deviendra rapidement duettiste avec Pierre Roche et, enfin, ami de Piaf. Cette femme, sans être sa maîtresse, le dominait et le fascinait en même temps. «*C'était un esclavage que j'aimais*», dit-il avec tendresse à son sujet. «*La patronne*», comme il l'appelait, lui ouvrira des portes, notamment à Montréal, où le duo passera deux ans et demi, à partir de 1948.

VOIR PAGE F 2: AZNAVOUR

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La bohème znavour

«*L'Arménie, c'est la patrie de mes racines, le pays de mes racines*, dit-il en entrevue. *Ma patrie à moi, c'est la France*»



SOURCE: COLLECTION CHARLES AZNAVOUR
Charles Aznavour en compagnie de Charles Trenet et Jean Cocteau

William St-Hilaire
Les Femmes
en font
trop!



Mesdames, apprenez à en faire MOINS
et à être PLUS heureuses.

LES INTOUCHABLES ONT 10 ANS. PLUS DE 1 000 000 DE LIVRES VENDUS. WWW.LESINTOUCHABLES.COM

LIVRES

AZNAVOUR

SUITE DE LA PAGE F 1

«C'est là que j'ai fait mes premières expériences, dans les collisses du Faisan doré. Roche n'arrivait jamais de bonne heure. Il y avait un tout petit piano et je m'essayais à autre chose qu'à nos numéros de duettistes. Cela a été mon laboratoire, cela m'a laissé des souvenirs, et en plus j'y ai eu des amitiés», dit-il. Parmi ces amis, il comptait notamment le défunt animateur Jacques Normand. «On s'appelait "les cousins"». Plus récemment, Aznavour a également

parrainé, de loin, la carrière de Linda Lemay.

Mais ce sont pour les textes de ses chansons que l'on aime d'Aznavour, d'abord et avant tout. En entrevue, il raconte par exemple que la chanson Comme ils disent, qui dit la vie d'un homosexuel, lui a été inspirée par des amis homosexuels qu'il fréquentait à une époque où l'homosexualité était à l'index socialement.

«Il y avait une ségrégation [des homosexuels], et j'ai écrit cette chanson bien avant les autres. D'ailleurs, on n'a pas écrit beaucoup

de chansons [sur le sujet] depuis», constate-t-il. À propos de la célèbre chanson Tu te laisses aller, dans laquelle un homme critique amèrement la négligence de sa femme, Aznavour confie qu'il l'avait d'abord écrite comme un scénario de théâtre, dans un élan de dramaturge qu'il n'a pas poursuivi.

Quant à son autobiographie, qu'il présentera bientôt en personne au Salon du livre de Montréal, il a mis plusieurs années à de la terminer.

«D'abord parce que je me suis relu. Je ne suis pas un littéraire

mais j'aime lire, et à force de lire de bons auteurs, je sais ce qui est bon ou pas bon», dit-il humblement.

Mais, après quelques tentatives, le chanteur a finalement trouvé un style simple et pudique pour raconter «la construction de l'homme, sa vie, sa carrière». L'histoire d'une longue bohème signée Charles Aznavour.

LE TEMPS DES AVANTS

Charles Aznavour
Flammarion Québec,
Montréal, 2003, 352 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

Étrangers parmi nous

CHRISTIAN DESMEULES

Ils sont parmi nous, on ne les reconnaît pas toujours. Ils nous observent d'un regard flou, prennent des notes, se font parfois oublier. Les écrivains, quels qu'ils soient, peuvent correspondre à cette description. Ou mieux encore: les écrivains anglophones. Comme Judith Cowan, par exemple, qui vit depuis plus de vingt-cinq ans à Trois-Rivières et qui écrit en anglais des histoires de fuite et de confinement. À moins que ces étrangers parmi nous ne soient les protagonistes de ses nouvelles évanescentes et lumineuses, toutes traversées de vieux poètes, de musées décorées, de pique-assiettes, de fous errants, d'être abandonnés ou solitaires.

Née en Nouvelle-Écosse et ayant grandi à Toronto, Judith Cowan, après des études de littérature à Toronto et à Strasbourg, a enseigné plus de vingt-cinq ans à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Elle-même poète et traductrice de plusieurs poètes québécois, dont Yves Préfontaine, Gérald Godin, Yolande Villemaire et Pierre Nepveu, elle poursuit depuis quelques années une œuvre discrète et constante de nouvelliste.

Déjà, avec Plus que la vie même (Boréal, 1999), un premier recueil de nouvelles remarqué tant au Québec qu'au Canada anglais, elle captait «dans la lumière jaune et la fumée bruyante» quelques solitudes prises en suspens dans l'implacable spirale de l'ennui. Cette fois encore, avec La Loi des grands nombres, elle explore dans une continuité parfaite des instants volés chez des êtres fracturés et soumis à l'implacable loi du néant. Petites villes, petits destins, dirait-on, mais où les misères et les doutes ne sont pas moins lourds qu'ailleurs. Il suffit de regarder, de gratter un peu sous la surface.

«Capitale» de la poésie, ville un peu décharnée, Trois-Rivières prête une fois de plus son décor à la plupart des nouvelles. L'ombre tutélaire d'Alfred Piché, poète de service, flotte sur la ville et se mêle, sous la plume de Judith Cowan, aux effluves des papeteries, à l'odeur du fleuve, à la misère des vieux quartiers.

Fractures et effritement
Dans «Le Lancement», première

re des sept nouvelles qui forment le recueil, un poète en vue se prête au jeu de la représentation sous le regard détaché de sa compagne, dans un tourbillon étouffant de séductions silencieuses, d'hypocrisie et d'indifférence. «Un violoncelliste jazz décrivait à un cadre du cégep le cours qu'il suivait afin de devenir agent de voyages. Il y avait des peintres qui vivaient en permanence de l'aide sociale et une tisserande qui travaillait à mi-temps avec des ex-détenus à qui elle enseignait l'équitation western.» Ce soir-là au Zénob — incontournable café-bar de Trois-Rivières — il y avait des vendeurs, des agents d'assurance, une horde de poètes et d'amis de poètes, beaucoup de solitude «et peut-être un ou deux meurtriers».

«Lucifer, Belzébuth et Satan» nous fait suivre les déambulations déliantes d'un schizophrène dans les quartiers fantômes, où il oscille entre l'enthousiasme et le désespoir. Dans «La plus belle heure de la nuit», un homme fait sa valiselle de la semaine en plein milieu d'une chaude nuit d'été. Abandonné par sa femme, oublié par ses filles, il s'interroge en silence sur sa médiocrité. Dans «Le Petit Cercle», une adolescente étouffe sous les consignes et les désirs contraints d'un professeur d'équitation tyrannique et un père absent. «C'était dehors, dans les bois, vers le soleil, les feuilles et l'horizon du monde réel qu'elle voulait aller.»

«Naïah et le Roi-Soleil», «Le Poète inconnu» et «La Loi des grands nombres», les autres nouvelles de ce recueil grave et limpide, adoptent toutes le même ton fluide, toutes traversées de fragilité et de la conscience aiguë que quelque chose nous échappe — et nous échappera toujours.

Attentive et discrète, minimaliste à la façon de Raymond Carver et d'Alice Munro, Judith Cowan brosse en quelques phrases effritement sans retour de ces êtres, leur immobilité, leur point de fuite. Une réussite de retenue et de sensibilité.

LA LOI DES GRANDS NOMBRES

Judith Cowan,
Traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier,
Boréal,
Montréal, 2003, 288 pages

À L'ESSENTIEL

L'enseignement d'une poétesse anglaise

Le 6 juillet dernier, la très grande poétesse anglaise Kathleen Raine est décédée, à l'âge de 95 ans, des suites d'un accident.

Les Éditions Verger viennent de publier son avant-dernier recueil, paru en Angleterre en 1987, qui a pour titre La Présence.

Déjà, dans une préface à un choix de poèmes à La Différence (Le Royaume invisible, 1991), elle dira: «La poésie est la langue natale de l'âme.» Dans ce livre magistral, on découvre une femme inspirée qui a su se nourrir intérioritément des sages de l'Inde

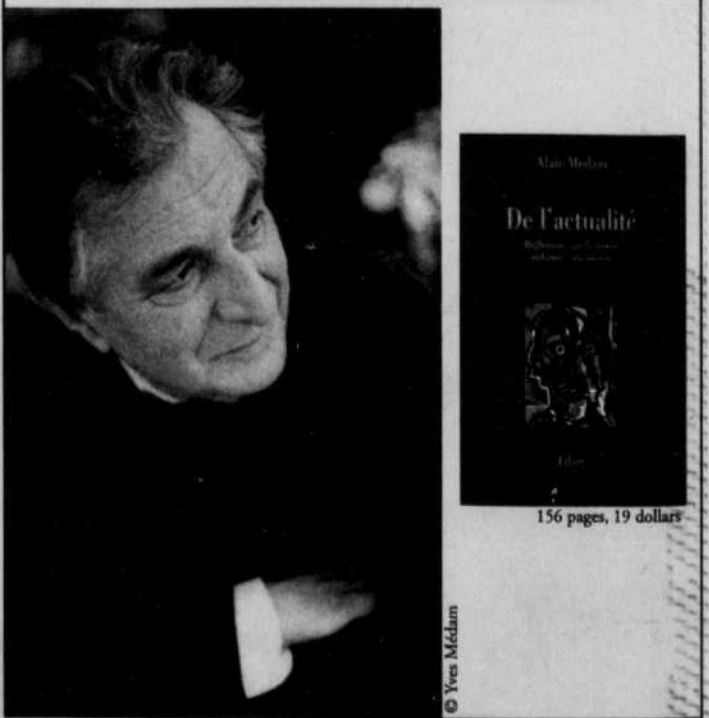
tout comme de l'héritage spirituel de Blake ou de Yeats. La traduction de Philippe Giraudon se tient à l'écoute de cette voix particulièrement riche. Un monde lumineux jaillit d'un pareil apprentissage du cœur et de l'intelligence: «Sous mes yeux cette page, ma main qui écrit, / Livres, lampe allumée, feu bas: / Me rappellerai-je ou oublierai-je / Ce temps et ce lieu, mon monde / Que nul autre que moi ne peut connaître, / Cet ici et maintenant secret, infini?»

David Cantin

LIBER

Alain Médam
De l'actualité

Réflexions sur la forme éphémère du monde



156 pages, 19 dollars

CATALOGUE D'EXPOSITION

Sweet Sixties au Musée des beaux-arts

CAROLINE MONTPETIT

C'est l'époque du premier homme à marcher sur la Lune, de l'invention de la minijupe, de l'assassinat de John et Robert Kennedy et de Martin Luther King. C'est aussi l'époque de mai 1968, des Beatles, d'Andy Warhol et du pop art.

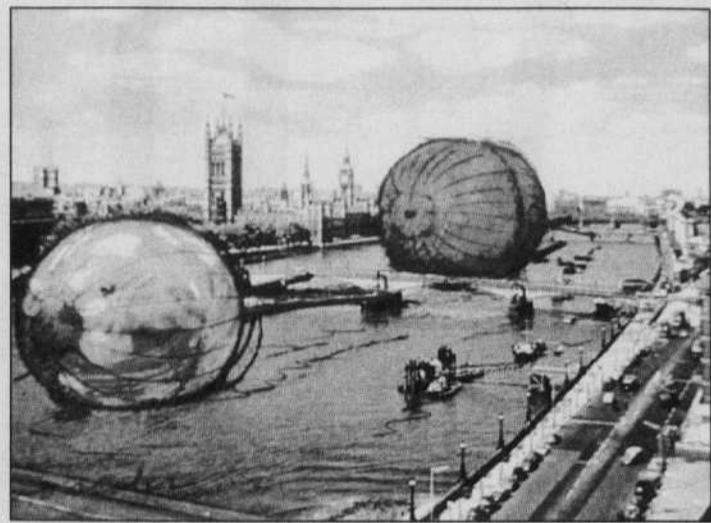
Avec leur désordre, leur idéalisme, leur formidable énergie mais aussi leur désespoir impuissant, les années 60 forment une époque charnière dans l'histoire du monde, et le Musée des beaux-arts de Montréal a eu la bonne idée cette année d'en faire le thème d'une vaste exposition.

Pour accompagner ce témoignage sur une période bouleversante et bouleversée, le musée publie cette fois un catalogue remarquable, qui est à la fois réflexion sur l'époque, entrevues de penseurs et présentation des œuvres. «Utopies au bord du désespoir: ainsi pourrait-

on résumer en un mot la tendance qui caractérise les années soixante», écrit Anna Detheridge, en présentation de ce livre haut en couleurs et en idées, qui s'intitule Village global: les années 60.

Au fil des pages, on alterne photographies d'œuvres de cet art transformé qui a marqué les sweet sixties, et des entrevues, simplement présentées sous forme de questions et réponses.

Dans le lot, on retrouve quelques noms phares de cette période de contestation tous azimuts: Daniel Cohn-Bendit, Yoko Ono, Agnès Varda et le capitaine Alan L. Bean, à la fois astronaute ayant posé le pied sur la Lune et peintre, et une foule d'autres dont les réflexions authentiques offrent un retour éclairant sur une époque à jamais révolue. Sans être complaisants, les réponses font état de cette période euphorique des années 60, qu'on pourrait comparer à l'adolescence, dans ce qu'elle avait d'inéluctable-



ALLAN FINKELMAN © 1989 © CLAES OLDENBURG AND COOJE VAN BRUGGEN
Projet de monument colossal sur la Tamise: Thames Ball, 1967, de Claes Oldenburg. New York, collection Carroll Janis.

ment passager. «Le patriotisme, qui a connu son grand retour après les attentats du 11 septembre 2001, était plutôt étranger à l'Amérique des années 60», dit le philosophe Arthur Danto.

Le souvenir qu'en garde le journaliste et homme politique Daniel Cohn-Bendit est «celui d'un immense bonheur, d'un souffle d'espoir».

Pendant ce temps, l'Afrique poursuivait sa marche difficile, loin de ce grand phénomène de masse qu'a été le consumérisme des années 60, précise le poète nigérian Okwui Enzowor.

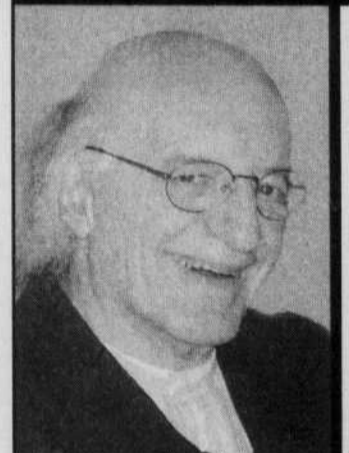
«Je crois au changement qualitatif de la société à travers le rêve commun», répond pour sa part la célèbre artiste Yoko Ono.

Un rêve qui, pourtant, sous différents aspects, demeure encore à être réalisé.

VILLAGE GLOBAL: LES ANNÉES 60

Sous la direction de Stéphane Aquin
Musée des beaux-arts
de Montréal,
Montréal, 2003, 208 pages

MARC BRIÈRE



LE PQ, UN PARTI EN SURSIS

Ce livre choquera les indépendantistes radicaux que l'auteur appelle les «purzédurs» — et ne laissera personne indifférent, autant les péquistes et les bloquistes qui s'interrogent sur l'avenir de leur option, que les fédéralistes inquiets de l'avenir du Québec.

L'auteur ne manque pas d'ajouter son grain de sel dans la

controverse sur les fusions municipales forcées, considérées tant sous l'angle de l'appartenance identitaire que sous celui de la démocratie locale.

150 pages • ISBN 2-922245-98-5 • 18,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA WWW.VARIA.COM

Advertisement for 'Discours de réception' by Yves Gosselin. Includes a portrait of Yves Gosselin and a book cover image. Text: «Le Discours de réception est un roman d'une force terrible, où l'idéologie fasciste et ses deux principaux ressorts que sont l'antisémitisme et le scientisme sont dénoncés dans un mélange explosif d'humour noir et d'horreur. Un coup de poing au visage du lecteur, qui a l'effet d'un véritable électrochoc.»

Librairie Renaud-Bray VOX POPULI, VOX DEI Palmarès des ventes 8 au 14 octobre 2003

Table with 4 columns: Rank, Category, Title, Author, and Price. Lists best-selling books like 'Le guide de l'auto 2004', 'L'histoire de Pi', 'Guerir', etc.

Advertisement for Claude Jasmin. Text: 'Venez rencontrer Claude Jasmin La petite patrie en image Succursale Champigny, 4380, rue St-Denis le samedi 18 octobre de 14 h à 16 h (514) 844-2587'

Continuation of the Renaud-Bray table with book titles like 'Black List', 'Mal de terre', 'L'ignorance', etc.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Vichy au régime

Yves Gosselin, comme Céline mais pour de tout autres raisons, est un auteur dangereux

On est en 1953. L'Allemagne, sans être parvenue à la paix avec ses ennemis, les a défaits militairement. Replée dans son île, l'Angleterre est à genoux, sa flotte à l'abri dans les ports d'Écosse. L'Amérique semble être retournée à cet isolationnisme dont les Japonais n'auraient jamais dû la sortir. Staline a précède l'Armée rouge dans sa retraite au-delà des monts Oural. Hitler et le gros Göring règnent en maîtres à Berlin, tandis que, en France, la Révolution nationale se poursuit sous la houlette du maréchal Pétain. De Gaulle, Malraux, Mauriac ont été passés par les armes, et Louis-Ferdinand Céline, intronisé à l'Académie. Voilà pour le contexte. L'histoire, dit-on, est écrite par les vainqueurs. A quoi il conviendrait d'ajouter: parfois, aussi, par les romanciers. Car, à côté de celle dite officielle, une autre histoire cohabite, à jamais possible.

Dans cette histoire, Harry Truman, jugé par contumace comme criminel de guerre à Tokyo, expie pour l'éternité les cendres de Nagasaki et d'Hiroshima. Une histoire qui, une fois n'est pas coutume, donne raison aux vaincus. C'est le genre de pari que permet la littérature et qu'Yves Gosselin, avec une verve féroce, une audace folle et un humour décapant, au point de rappeler, parfois, un Jonathan Swift, a tenté et tenu dans *Discours de réception*.

Le triomphe du vaincu

Céline, donc, qui triomphe. En soi, ça ne manque déjà pas de sel. Et de quelle éclatante manière! *Bagalles pour un massacre*, *Les Beaux Draps* et *L'École des cadavres* sont devenus des classiques. Ces pamphlets, pour lesquels on réclamait naguère sa tête, lui valent désormais de figurer parmi les Immortels. Il est ce «prescripteur universel marchant en compagnie de l'humanité triomphante», un personnage clé de la nouvelle Europe à base d'hygiène et d'eugénisme, où l'amitié franco-allemande joue un rôle de locomotive et où les juifs, eh oui, ont tous été transformés en savon. Dire qu'ils ont été sacrifiés à un souci d'hygiène serait d'une ironie presque insupportable. Le Céline de Gosselin, vrai ou faux, en tout cas déchaîné, est prêt à aller jusque-là. «Abraham n'était qu'une moitié d'homme», lance-t-il à un rabbin. «Nous en ferons du savon et nous nous laverons de 2000 ans d'impureté.» Une outrance parmi d'autres dans ce livre troublant qui en est farci.

A l'heure du triomphe définitif de la langue de bois, le langage peut donc encore choquer? Autre pari, et remporté, du reste, haut la main. Car il ne faut pas s'y tromper: ce livre dangereux, qui, lu au premier degré, affublé de l'étiquette de roman ou pas, ferait demain éclater presque à coup sûr une nouvelle affaire Michaud (et rien ne dit que ça n'arrivera pas), est avant tout une leçon d'ironie d'une totale efficacité: le langage de la haine, reproduit avec ses tics et ses débordements,



Louis Hamelin

est parfaitement crédible, et seules quelques loufoqueries qui, ici et là, dépassent vraiment trop les bornes permettront au lecteur attentif de repérer les véritables intentions de l'auteur de ce pastiche réussi de 162 pages, qui prend parfois l'allure d'un canular littéraire.

Maréchal, nous voilà!

Ce roman qui n'en est pas un, et qui par là prouve que tout peut être roman (ou alors désigné tel par défaut), est, comme son titre l'indique, le discours de réception d'un médecin maréchaliste, lequel, admis sous la Coupole, consacra quelque 48 000 mots à faire l'éloge de son maître à penser: Louis-Ferdinand Céline. Ceux qui chercheront une intrigue dans ces pages, le genre de petit suspense en forme de sentier battu, seront peut-être déçus. On est ici dans la performance de grand style, l'acrobatie verbale pure, l'exploit sémantique. J'ai même pensé à Ubu une fois ou deux. Mais un suspense nait bel et bien à la lecture de ce livre, celui qui nous fait nous répéter avec ahurissement: mais jusqu'où ce diable d'homme, fût-il le docteur Morand, ou Yves Gosselin lui-même, bref, l'homme qui a imaginé ce machin plutôt incroyable, est-il prêt à aller? Réponse: assez loin merci. «Le mérite de Céline, disait Léautaud, est d'avoir mis sur le même pied l'homme et le porcelet...» Ou: «Les chats, les chiens, les oiseaux, les crustacés, les coléoptères ont un potentiel biologique de loin supérieur à celui des sémites.»

Il faut un minimum de culture pour mettre en branle une farce pareille. Gosselin, avec un sang-neurme remarquable, non content d'avoir fait fusiller Malraux et de Gaulle «après deux siècles de convulsions républicaines», ressuscite d'autres écrivains pour les intégrer à sa machination diabolique. Sous sa plume, les Léautaud, Morand, Pagnol, Claudel et Cocteau se rallient au maréchal et à Céline. Gaston Gallimard, douce vengeance, devient un simple factotum de l'auteur du *Voyage*. L'écrivain joue de leurs existences et de leurs opinions avec une complète absence de scrupules. Il pille les biographies, ramène les cadavres à la vie, les cite à comparaître et les fait passer à table.

L'histoire, de toute évidence, est pour lui un vulgaire tapis où tous les coups sont permis, une allée de quilles pour jongleur doué. Et même lorsque, là où plusieurs se sont cassé la figure, il se risque à pasticher le style même de celui

que ses plus vindicatifs détracteurs sont forcés de ranger parmi les deux ou trois prosateurs les plus influents du siècle, ma foi, il arrive à rester convaincant... Sans doute parce que, contrairement à d'autres qui, pour trois petits points saupoudrés ici et là dans leur phrase, croyaient faire du Céline, Gosselin semble avoir tenté de capter l'essence même du style célinien, l'état d'esprit qui y préside, plutôt qu'un simple travail sur la forme. Mais il ne pouvait quand même pas faire l'économie de quelques points d'exclamation: «[...] la France des bouillons, des cachetons, des cachexies, du typhus. Ce n'étaient pas l'Allemagne, l'acide borique, le formol, les hôpitaux désinfectés. Non! Asnières, Bezons, Clichy, l'hygiène comme un rêve, le sarrau crasseux, le dispensaire miteux, la sueur, la bile, les fèces noires. Tout ça ne se trouvait pas en Allemagne dès 1934, avant Dantzig et les fours, je le sais, j'ai vu, je suis venu, j'ai pu mesurer, moi! Du joli travail! Draps et serviettes! A l'allemande! Une organisation! Hygiène, médecine au forceps! Lavement! Poire!»

A moins que, j'y pense tout à coup, Yves Gosselin, mystificateur jusqu'au bout, ne soit allé pêcher ces lignes telles quelles dans les pamphlets à peu près introuvables de l'ex-cuirassier Destouches? Peu probable, mais possible, comme tout le reste.

Le délire du fascisme

Alors, à quoi ressemble la vie de Céline après la mise au pas de l'Angleterre et de l'Amérique (grâce aux armes secrètes...), la victoire de l'hitlérisme et de la Révolution maréchaliste et le triomphe de la Collaboration sur la Résistance? Accrochez votre béret avec de la broche, ça va donner un coup. D'abord, il a écrit son chef-d'œuvre, *La Mort des Juifs*, «livre de la vocifération satisfaite». Puis, enfilant de nouveau son sarrau, revenant à son obsession hygiéniste, il est devenu, disons-le tout net, un bienfaiteur de l'humanité... L'inventeur du Vitalix et du Formax, un chercheur réputé, spécialiste de la biologie de la cellule et des tissus, fondateur de l'Institut Buzenval (sic), éternel pourfendeur de l'alcool, grand propagandiste du végétarisme et des vertus de l'eau de mer et du traitement à l'électricité des maladies handicapantes, et j'en passe. Bref, après avoir participé à l'extermination du microbe et du youpin, Céline s'attelle à la poursuite de son entreprise de rénovation sociale et sanitaire de la France. «L'honnêteté scrupuleuse, la pureté, l'effort, la discipline, l'hygiène, voilà ce dont peuvent se prévaloir aujourd'hui les Français, toutes qualités allemandes que nous possédons depuis peu» Autrement dit, les «Juifs et les maçons, les métèques, les communistes, les communards, les homosexuels et tous les fauteurs de trouble juifs, syphilitiques, gonorrhéens,



ARCHIVES LE DEVOIR

Dans *Discours de réception*, Yves Gosselin pille les biographies (dont celle de Louis-Ferdinand Céline), ramène les cadavres à la vie, les cite à comparaître et les fait passer à table.

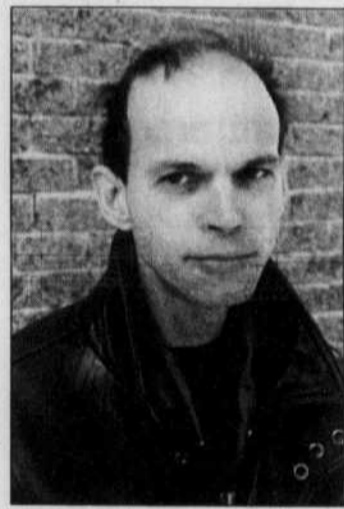
porteurs du bacille de Koch et d'autres maladies contagieuses» vont continuer d'en prendre pour leur rhume. Ah oui, et Céline a remis l'opérette à la mode (les danseuses, toujours), il s'est converti à l'amour des chiens et est devenu «la conscience des animaux d'Europe».

Le livre de Gosselin possède le mérite, plutôt rare, de nous rappeler que le fascisme fut aussi une utopie, le rêve d'un homme hygiénique et transformé, d'une humanité jeune et en santé, en prise sur l'énergie vitale d'une nation préalablement aseptisée. Cette utopie possède dans notre actualité quelques prolongements assez évidents. Attendez de voir, par exemple, le lieu de sépulture que Gosselin a déniché pour son Céline. Trouaille de génie, ultime pirouette. Il faut le lire pour le croire.

Yves Gosselin, comme Céline, mais pour de tout autres raisons, est un auteur dangereux. On n'avait pas vu ça depuis longtemps.

DISCOURS DE RÉCEPTION

Yves Gosselin
Lancôt éditeur
Montréal, 2003, 162 pages

SOURCE LANCÔT ÉDITEUR
Yves Gosselin

Pénible récit

SOPHIE POULIOT

«Presque tous les bébé boomers d'ici ont applaudi mon incestueux abuseur et violenteur qui était, d'autre part, un bouffon public très populaire, servi à toutes les sauces du petit écran du canal 10 [...]» Voici un extrait — qui sème certes la perplexité — du texte que l'on retrouve en quatrième de couverture du livre *Goodbye canal 10*. L'auteur, déguisée sous le pseudonyme de Coconoix, y parle essentiellement de sa peur des contacts amoureux, et plus particulièrement physiques, terreur issue d'une enfance marquée par l'abus. L'auteur rejette du revers de la main toute aide extérieure — des thérapeutes, notamment, qu'elle méprise ouvertement — mais croit tout de même avoir trouvé la panacée en l'amour d'un homme doux, patient et bon. C'est à ce Jack que la narratrice s'adressera tout au long du récit.

Ce livre, s'il rappelle le récent ouvrage d'Anick Fortin, *La Blasphème*, par son sujet (le récit d'enfance d'une jeune fille victime d'abus physiques), s'en distingue par le ton qu'il adopte. Celui-ci est teinté de dérision, soit, plus précisément, du désir manifeste de dramatiser ce qui est on ne peut plus dramatique, mêlé à la volonté patente d'épater la galerie par l'inventivité, l'originalité de la langue. L'écriture de Coconoix est calquée sur une langue parlée qui ne craint pas un brin de vulgarité.

Goodbye canal 10 serait un règlement de compte parfaitement insignifiant, l'apologie insipide d'une complaisance partagée avec un lecteur qui n'avait rien demandé de tel, si ce n'était des quelques passages intéressants qu'il contient. L'un d'eux évoque la mère de l'auteur, une femme violente par son mari qui ne correspond pas aux stéréotypes courants, puisqu'elle est très scolarisée et cultivée. Quoi qu'il en soit, le principal intérêt de ce livre réside en ses descriptions détaillées de l'angoisse quotidienne que vit un enfant pris en otage dans un foyer malsain. «PRRoushshsh. Toilette. Toux. Je file, j'ai une minute pour... ahhhhhh, coup de soulter dans mon dos, le salaud, il m'attendait. Je vais vraiment y goûter!» Les souvenirs sont une douleur qui ne s'apaise jamais et cela est fort bien rendu dans *Goodbye canal 10*. Est-ce une raison suffisante pour le lire? Probablement pas, car le prix à payer, c'est-à-dire souffrir l'extase amoureuse et les multiples digressions de la narratrice, servies sur un ton bouffon, est très élevé.

GOODBYE CANAL 10

Coconoix
XYZ éditeur
Montréal, 2003, 104 pages

NOUVEAUTÉS

amÉrica

Une histoire d'amour où l'érotisme n'est pas sûr.

L'Amour obscène
Patrick St-Amand
19,95 \$



Un portrait humoristique de notre monde pris en otage par les répondeurs

Faites le zéro...
Raphaël Korn-Adler
24,95 \$



XYZ éditeur

félicite Pierre Tourangeau finaliste au prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman *Le retour d'Ariane*



Photo: Sophie Poulriot/Concilio

MICHEL CHARTRAND
LA COLÈRE DU JUSTE
UN LIVRE DE FERNAND FOISY
LANCÔT ÉDITEUR

CSN FONDATION CA

LANCÔT ÉDITEUR

HURTUBISE
HMH

www.hurtubisehnh.com

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Schneider, des premiers aux derniers mots

GYLAINE MASSOUTRE

La collection blanche de Grasset, dirigée par Martine Saada, avait surpris tout le monde en frappant un coup magistral en 2002: elle a accueilli Pascal Quignard, avec trois volumes d'une œuvre d'essai intitulée *Dernier Royaume*, annoncée pour s'échelonner longuement (une vingtaine de volumes peut-être, disait-il), fragments déroutants d'une écriture en éclat, pointée sur le champ d'un insolite prix Goncourt.

Au croisement de la poésie, de la philosophie et de l'autobiographie intellectuelle, cette écriture superbe, toute tendue par la littérature antique (surtout latine), mettait en avant la disparition de l'écrivain au bénéfice des déchéments du fait de vivre. À l'image publique de l'écrivain, il substituait «la part maudite» de Georges Bataille, un autisme créateur, repli sur «l'athéisme, le trouble de pensée, l'inquiétude sexuelle, l'absence de raison de ce qui est, l'absence d'orientation du temps, l'absence de fonction des arts, le secret, la nature imprévisible, la beauté...», commentait-il plus simplement, mais à peine, en marge de ces échos d'infini, d'extase intemporelle, de remontée vers l'origine. Merveilleuse marqueterie littéraire.

Un silence de réflexion a suivi cette publication qui, par chance, n'est pas passée inaperçue. Si bien que, depuis, un indice de bavardage affecte l'écriture qui l'ignore. Quignard a secoué des poncifs, grâce à ses lectures et à

sa capacité de formuler le trouble d'une pensée «involée», dit-il, sceptique, antisociale, non consensuelle, amoureuse des abîmes originaires qu'il est donné à la pensée — plutôt scientifique — de considérer.

D'un vol à l'autre

À lire *Morts imaginaires*, essai de Michel Schneider paru dans la même collection, il semble bien que l'ermite pour anachorètes, si vanté par Quignard et appelé de tous ses vœux, ait trouvé un espace dans le paysage éditorial parisien. Schneider, qui a croisé la psychanalyse, les arts et la littérature sur Proust (*Maman*, Gallimard, 1999), sur Glenn Gould (Gallimard, 1988), sur Baudelaire (Seuil, 1995) notamment, possède ces qualités de méditation et de distance consciente, dans une acception de la psychanalyse au sens large, qui emprunte plus à la lecture qu'elle n'arraisonne les auteurs profonds.

Dans un de ses premiers essais, *Voleurs de mots* (Gallimard, 1985), Schneider s'est penché d'une manière vivante, déjà troublante, sur l'intertextualité, ces emprunts des écrivains entre eux, dont le courant postmoderne (qui a mal résisté à l'usure) a vanté un peu vite les vertus ludiques. Plus sensible au détournement, il y a vu l'acquisition de conscience qu'une hypersensibilité aux mots d'autrui, jusqu'à l'identification, implique de «progrès», ce «plagiat nécessaire» vanté par Lautréamont pour la déroute irréversible du connu.

Morts imaginaires, dix-huit

ans plus tard, ne renie rien. Au contraire, Schneider remet à l'épreuve les mots d'autrui pour traverser un deuil vécu. Qu'ont dit les grands écrivains au moment de leur mort? Quel secours en attendre, sous la direction de leur rhétorique et de leurs préceptes sages? Ne lit-on pas encore, revisités par Montaigne, les *Consolations de Sénèque*, qui s'exclamaient: «La belle consolation que de faire revivre des malheurs dont le souvenir s'était effacé et de placer en face de toutes ses épreuves une âme qui a déjà peine à en supporter une seule!»

Exercice spirituel

«Les hommes sont faits d'amour, de temps, de séparations, de manque. De mots, surtout. De mort, aussi [...]. De mort au singulier, de leur mort: étrange pronom possessif pour l'absolue dépossession.» Les mots de Schneider se gavent de mémoire. Ils avancent baroques, entre la concision puissante et la pratique naturelle de la citation. Ainsi, ils traquent l'ineffable retentissement de telle pensée chargée d'ombre et recueillent l'écho de tel livre, affolé par «l'horreur devant le langage». Comme la mort proche ride les vieillards, la vision du néant et le langage s'y croisent, marquant cet état de corps vivant dont les mots d'écrivain prolongent l'existence.

Schneider enquête auprès des biographes dont il est friand. Certains ont peut-être voulu remonter de la fin vers l'origine? Trente-six écrivains entrent ainsi dans un beau panorama du genre. La leçon? Mourir est un acte dans une comédie, au sens de la *commedia dell'arte*, masquée, grimaçante entre les pirouettes de la farce et l'effroi. La mort des autres — Pascal, Voltaire, Kant, Pouchkine, Stendhal, Balzac, Heine, De Quincey, Maupassant, Tolstoï, Benjamin, Zweig, Broch, Nabokov, Buzati et les autres —, érudite, offre un spectacle énigmatique de passants bien distincts, au seuil de l'éternité qu'ils nous léguent.

«Je pourrais dire, avec Robert Walser, que je me suis mis à lire parce que la vie me reniait», confie Schneider, sans s'enliser dans le pathos, mais vigilant aux accros de vie, aux trébuchements, aux lambeaux de phrases qui plombent le corps vers sa finitude. «J'aime la vérité», aurait dit Tolstoï; Vialatte meurt sur l'encre de ses mots: «*Chagrin d'amour*». Même des esprits plus crus, tel Nabokov, auraient aimé ce symbole, lui qui note dans son journal: «*Ça y est, c'est ça*». Tout, dans cette ultime clarté qui prend de court, fait sentir la joie d'exister. Même ce «*Sufficit!*» — «*c'est assez*» — de Kant, après la dernière gorgée de vin clair, ne parvient pas à l'effacer.

MORTS IMAGINAIRES

Michel Schneider
Grasset
Paris, 2003, 378 pages

Gros roman sur la Grande Guerre

JOHANNE JARRY

Écrire un roman sur la Première Guerre mondiale aujourd'hui? Alice Ferney, auteure de *Dans la guerre*, affirme l'avoir fait pour briser l'indifférence qui entoure ceux qui ont vécu cet événement. D'ailleurs, elle dédie son roman à la mémoire de ceux qui l'ont précédée, «qui ont servi la France», mais aussi à ceux qu'elle précède.

Fin du mois d'août sur une ferme française. Félicité apprend que son Jules part le lendemain pour la guerre. Ce départ angosse surtout la jeune épouse et le chien Prince, compagnon muet du futur soldat. Le chien, contrairement à Félicité, est libre de ses actions. Jules l'imaginait garder le foyer en son absence, mais c'était croire qu'un chien peut vivre sans son maître. Or, paraît-il, il n'en est rien. Son Prince le retrace et s'installe avec lui dans la guerre. Du flair, on comprend qu'il en a. Il devient donc le premier chien-soldat utilisé par les militaires pour traverser des zones dangereuses et livrer des messages.

Jules est moins seul, et ses compagnons profitent de la silencieuse présence du chien, toujours disposé à les écouter raconter l'horreur à laquelle cette guerre les confronte et l'ennui qu'ils éprouvent à vivre coupés des leurs. En alternance, on entend aussi l'attente patiente et inquiète de Félicité, enceinte d'un second enfant, et la fierté de la belle-mère de voir son fils défendre le pays. On voit aussi comment le premier petit grandit en l'absence du père. Et puis, on fait état des pénuries et du dur labeur dans la ferme; tout y est.

C'est justement ce qui fait problème: tout est écrit. Fort bien, on ne peut le nier, mais de façon si prévisible que le roman ronronne presque à l'oreille du lecteur. «*Pourquoi donc fait-on des enfants si on fait la guerre? Pourquoi fait-on la guerre si on fait des enfants?*» Ou encore: «*Quelle femme ne s'étiolerait pas à attendre la mort de celui qu'elle aime? Aucun monde,*

aucun temps ne pouvait se survivre s'il se privait des hommes! C'était un suicide collectif [...] Quelle féerie gâchée! Elle recevait en gifles l'indifférence de l'univers.» Bien qu'inscrit dans un esprit de filiation honorable et porté par une écriture élégante, ce roman ennueie parce qu'il répète ce qu'on a mille fois lu, vu (au cinéma) et entendu sur la guerre. On n'éprouve pas d'indifférence pour le sujet, mais bien pour la façon dont il est traité.

Pour Alice Ferney, la présence du chien-soldat permet un point de vue inédit sur la guerre. Hélas, ce sont les personnages du roman qui rendent compte de sa présence au front. Comment Prince voit-il la guerre? Jules se pose souvent la question, mais ses réponses se limitent à des suppositions. La singularité du point de vue aurait été réelle si on avait donné la parole à l'animal.

Dans *Quatre soldats*, un roman d'Hubert Mingarelli, le narrateur fait le récit économique d'une guerre vécue par de jeunes soldats. Sa voix contraste avec le phrasé touffu et incessant qui traverse le roman d'Alice Ferney, où il n'y a pas de silence, pas de blanc à remplir. Le lecteur n'a rien à imaginer, à deviner. On en sort gavé et triste, parce qu'on aurait aimé y retrouver la subtilité narrative de *Grâce et dénuement*, autre roman de l'auteur, où une bibliothécaire et des enfants gitans apprirent leur différence en partageant une activité: la lecture.

Au moment d'écrire ce commentaire, *Dans la guerre* est toujours en lice pour le prix Goncourt. Il figure aussi sur la liste du Femina et du Médicis, en compagnie de *Quatre soldats*, d'Hubert Mingarelli. Prix ou pas pour ce dernier, c'est l'occasion de rappeler l'existence d'un texte fort et vrai, presque silencieux, indéniablement essentiel.

DANS LA GUERRE

Alice Ferney
Actes Sud
Arles, 2003, 484 pages

ROMAN ÉTRANGER

Korn-Adler et les trous noirs de l'ailleurs

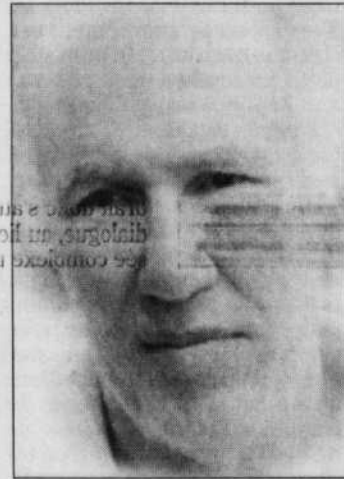
CATHERINE MORENCY

Auteur de *La Vie aux enchères* (Québec Amérique, 1997) et de *São Paulo ou la mort qui rit* (Hurtubise HMH, 2002), Raphaël Korn-Adler est plus que prolifique. Tout en pratiquant la médecine au Brésil, il trouve le temps de séjourner régulièrement au Québec, où il lançait récemment son troisième roman.

D'emblée, on retrouve la mégapole qui avait servi de théâtre au roman précédent. Mais si l'action de *Faites le zéro...* prend son envol à São Paulo, c'est pour mieux la quitter, Korn-Adler se détournant des ressources créatrices qu'il avait richement mises à profit dans *São Paulo ou la mort qui rit*. Moins éclatée que ses fictions antérieures, cette nouvelle incursion romanesque s'applique à cerner les contours de deux vies apparemment banales, l'auteur misant cette fois-ci sur l'art du huis clos plutôt que sur la fresque sociale à laquelle il nous avait habitués.

D'origine modeste, mariés depuis quelques années, Maria et Lucio décident de rompre la routine et de bousculer les interdits que leur impose leur entourage en se payant un mois de vacances dans «ce pays froid dont tout le monde rêve, ce pays civilisé, tellement premier monde». Sans être nommé, ce Nord mythique renvoie de toute évidence au Canada, cet «étranger si lointain qu'il fallait onze heures d'avion pour y arriver».

Gorgés de fantasmes au sujet du paradis vers lequel ils s'envolent, les deux tourtereaux reposeront bien vite les pieds sur terre. De douaniers en policiers en passant



SOURCE HURTUBISE HMH
Raphaël Korn-Adler

par les réceptionnistes d'hôtel les plus avarés et les tenanciers les moins cordiaux, les premiers jours de Maria et Lucio tournent au vinaigre, la malchance s'abattant sur eux pendant qu'ils tentent de déchiffrer, naïveté et dictionnaire en main, l'origine de la calamité qui les poursuit. À mesure qu'ils tentent de percer les codes sociaux et technologiques de cette civilisation apparemment si complexe, Marie et Lucio verront leurs utopies déboulonnées au même rythme que leurs plans idylliques. «*Qu'est-ce qu'il foutait dans cette galère?, se martelait Lucio. Il avait voulu impressionner sa femme? Eh bien, connard, c'est gagné! Il l'impressionnait tellement que, chaque jour qui passait, il la sentait un peu plus étrange. La transformation était subtile, mais néanmoins bien réelle.*» *Road-story* aux accents tragi-sati-

riques, *Faites le zéro...* brosse donc le portrait des illusions entretenues, de part et d'autre, par les habitants du continent américain: Nord et Sud y mènent une lutte chargée de préjugés et d'incompréhension, le tout présenté sur fond d'affrontements idéologiques et politiques (avatars de la mondialisation et critique des grandes économies capitalistes en tête). En parsemant son récit des incessantes conversations téléphoniques au fil desquelles le couple tentera de pallier les nombreuses failles du système qui abuse de lui, l'auteur fait — non sans ironie — le procès d'une bureaucratie devenue lourde à l'extrême ainsi que celui de la déshumanisation des contacts et des rites sociaux. Emballé par cette thèse, Korn-Adler s'étend parfois trop longuement sur des considérations qui nous font perdre de vue l'intrigue première du roman, à savoir comment survivra une relation aussi durement mise à l'épreuve. Les névroses sexuelles de Maria demeureront, au même titre que la profondeur psychologique de Lucio, une trame de fond trop abstraite pour la curiosité du lecteur, par moments inassouvie.

Reste la plume de Korn-Adler, précise et volubile, puis l'art avec lequel il maîtrise son sujet: espérons que le romancier nous ramènera bientôt en sol brésilien, qui demeure sans doute la plus féconde de ses sources.

FAITES LE ZÉRO...

Raphaël Korn-Adler
Hurtubise HMH
Collection «amÉrica»
Montréal, 2003, 345 pages

Une biographie de Mme Orwell

Sonia Brownell épousa Eric Blais, alias Georges Orwell, alors que celui-ci était condamné par la tuberculose. Elle ne l'aimait pas, mais elle était convaincue que ses attentions pour l'auteur de *1984* le guériraient.

La passion, cette femme brillante l'avait connue au préalable avec le philosophe Merleau-Ponty, tout en fréquentant Arthur Koestler. Anglaise, francophile, elle fréquentait aussi bien Michel Leiris et Roland Barthes que Jacques Lacan et Marguerite Duras. La plupart des biographes d'Orwell l'ont décrite jusqu'ici comme un être terrible et excessif, une sorte de bourreau au service du testament d'Orwell. Or, Hilary Spurling, auteure d'une gigantesque biographie de Matisse, la présente comme une femme prodigieusement intelligente qui mena une vie de bohème au sein d'un monde intellectuel singulier.

J.-F. Nadeau

SONIA ORWELL,
UN PORTRAIT
Hilary Spurling
Éditions de l'Olivier,
Paris, 2003, 192 pages



Cet automne

« Je ferai du vélo, j'irai au théâtre, je réserverai une soirée à mes amis, je mangerai équilibré, je travaillerai moins... »

et surtout je lirai un livre par semaine »

CHEZ OLIVIERI,
NOUS VOUS AIDERONS
À TENIR VOTRE
PROMESSE

Du lundi au samedi
de 9 à 22 h
Dimanche de 10 à 19 h

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

PUL-IQRC
Croissance des villes et économie du savoir



Une perspective nord-américaine

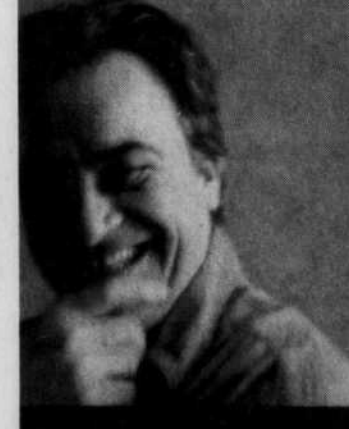
Alain Lapointe

2-7637-7999-9
200 pages • 23 \$

Le développement accéléré des nouvelles technologies de l'information et des télécommunications a conduit certains observateurs à prévoir ni plus ni moins la fin des villes. Libérés des contraintes de la distance, individus et entreprises allaient pouvoir enfin s'affranchir des inconvénients de la vie urbaine. Il n'en est rien. La croissance des villes est toujours aussi forte, mais elle s'appuie davantage sur ce que la ville peut offrir comme lieu de concentration et de diffusion du savoir et des connaissances. Les villes se retrouvent de plus en plus en concurrence entre elles pour attirer les activités de haut savoir et le talent. L'auteur en compare l'évolution des grandes villes du Canada et des États-Unis.

Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL IQRC
Tel. (418) 656 7381 • Téléc. (418) 656 3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Vient de paraître



Stéphan Kovacs

UNE SAISON ÉTRANGÈRE

roman
178 pages • 20 \$

Éditions TROIS

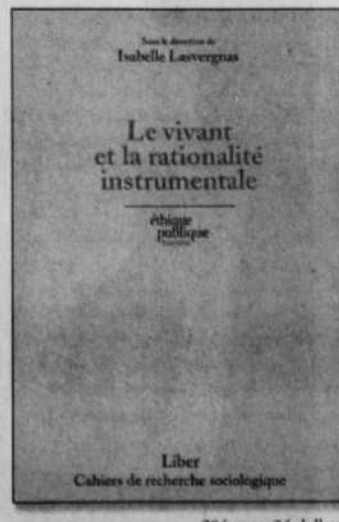
LIBER
LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE

ÉNAP-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)

Éthique publique hors série

sous la direction de
Isabelle Lasvergnas

Le vivant
et la rationalité instrumentale



COLLABORATEURS:

- Thierry Hentsch
- Isabelle Lasvergnas
- David Le Breton
- Sébastien Mussi
- Marcelo Otero
- Christian Saint-Germain
- Francine Tardif
- Monette Vacquin
- Louise Vandelac
- Florence Vinit

204 pages, 24 dollars

ESSAIS

Lettre à Michel Chartrand

Cher camarade,

T'en souviens-tu? C'était en 1991. Un homme de parole, le film de ton fils Alain à ton sujet, venait de sortir, et l'ineffable Scully en avait profité pour t'inviter à son émission. Sans même attendre qu'il ait fini de poser ses questions, tu lui avais servi une de tes fréquentes tirades contre les intellectuels déconnectés du peuple qui nuisent à la cause des travailleurs. Accueillie avec complaisance autant par les commentateurs médiatiques que par tes fans, ta sortie m'avait choqué.

Quelques jours plus tard, je publiai mon premier texte dans *Le Devoir*, mon vrai de vrai premier, pour dénoncer ce travers populiste qui consiste à opposer la sagesse des ouvriers à la pédanterie délétère des intellectuels. L'avenir de la justice sociale, écrivais-je, ne passait pas par ce type d'anti-intellectualisme primaire qui oppose la saine authenticité du geste à l'inutile complexité de la pensée. «*Démagogue*», t'avais-je alors lancé. Andrée Ferretti m'avait sermonné au nom du respect dû au militant modeste. J'ai fini, avec le temps, par lui donner plutôt raison (je reviendrai sur le «*plutôt*») parce que j'ai appris à mieux apprécier l'étoffe de ton éclatant parcours.

Il était temps, d'ailleurs, que ton œuvre — puisqu'il faut bien appeler ainsi l'ensemble de ton engagement syndical — soit racontée en détail pour que soit mis un peu d'ordre dans cette odyssee militante que fut, et que reste, ta vie, et que tous, ou presque, ne connaissent que de manière brouillonne. Fidèle à ton culte de l'action, tu as refusé de l'asseoir avec Fernand Foisy pour t'épancher sur ton passé, mais, et c'est tant mieux, cela n'a pas empêché ton compagnon de route de te rendre un hommage bien mérité.

«*Ni historien, ni biographe*», celui qui fut secrétaire général du Conseil central des syndicats nationaux de Montréal de 1968 à 1974 se présente comme «*un simple témoin*», et son œuvre, il le reconnaîtra lui-même, n'a pas le caractère définitif d'une vraie grande biographie. Cela, toutefois, ne l'empêche pas d'avoir du nerf, du rythme — comment faire autrement avec un tel sujet — et d'être marquée au sceau d'une sincérité qui n'est jamais feinte. Quand il écrit qu'il souhaite, «*en toute modestie, être le porte-parole de [tes] admirateurs aux voix silencieuses afin de rendre hommage à un être généreux, autant de sa personne que de ses idées, un grand patriote, un grand Québécois, un homme de parole*», Foisy résume, mieux que je ne saurais le faire, la fraternelle inspiration qui est à la source de son projet.

«*Michel Chartrand*, affirme-t-il en ouverture de cet ouvrage qui couvre la période 1968-2003, est un homme essentiel pour le Québec.» Et s'il a raison de l'affirmer, cher Michel, c'est parce que tu fus, plus que tout autre, l'incarnation de ce «*deuxième front*» qui a donné ses lettres de noblesse au syndicalisme québécois. Contre le corporatisme, contre l'enferme-



Louis Cornéliier

ment dans le syndicalisme à la petite semaine, par ailleurs nécessaire, des conventions collectives, le «*deuxième front*», théorisé en 1968 par ton frère ennemi Marcel Pepin, plaidait en faveur d'une action syndicale élargie à l'action politique et menée, en toute solidarité, au profit de l'ensemble des classes laborieuses et populaires. Fini, désormais, le syndicalisme frileux. Voici venu le temps de «*la contestation et la revendication sociale dans tous les secteurs importants: les droits des locataires, l'assurance-chômage, les accidentés du travail, le salaire minimum, l'assurance-automobile, les assistés sociaux, etc.*». C'est pour tous les travailleurs, et pas seulement pour ses membres, que la CSN devait être un instrument de libération.

C'est avec une fierté non dissimulée, parce qu'il en était lui aussi, que Foisy raconte la bataille de McGill français, la lutte contre le bill 63 et pour l'unilinguisme français au Québec, la fondation de *Québec-Press*, la mise sur pied de la coopérative alimentaire Cooprix, l'aventure du Front d'action politique (FRAP) et celle, exaltante, du Front commun de 1972, c'est-à-dire tous ces combats essentiels dont tu fus l'un des principaux inspirateurs et animateurs à titre de président du Conseil central de Montréal, mais surtout à titre de militant.

Il y eut aussi les moments difficiles. La prison, en octobre 1970, et le harcèlement judiciaire incessant, des pépins, selon toi, que tu as su intelligemment faire servir à ton engagement. Il y eut, sur le plan intime, de vrais drames — la mort de ta fille et celle de ta femme —, que Foisy traite, dans ces pages, avec la sobriété et le respect qui s'imposent.

Il y eut surtout, pendant toutes ces années, l'«*homme d'opposition*», celui qui, tonitruant, a dit non à l'injustice d'où qu'elle vienne et qui, par là, a su redonner courage et espoir aux hommes et aux femmes de bonne volonté. Il y eut, nous dit Foisy, celui qui reste et dont la foi en Dieu s'est intensément incarnée dans la foi en l'humain.

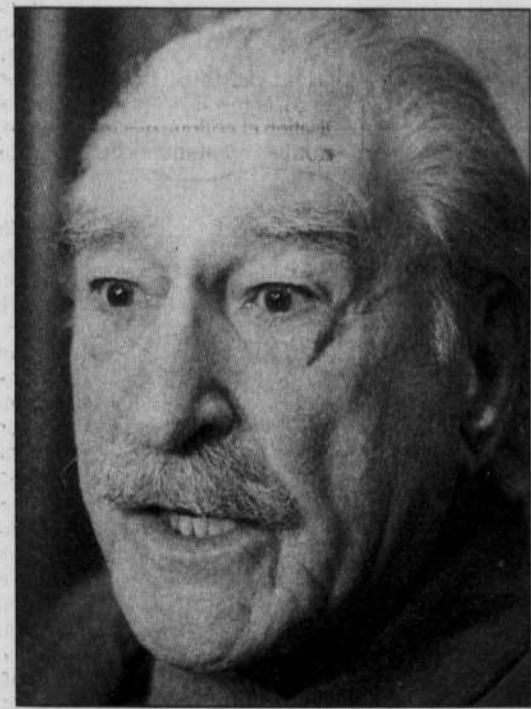
Ton «*personnage*», Michel, celui que, selon Foisy, tu «*interprètes*» à merveille, celui du gueulard débridé aux invectives gratuites, celui du cabotin populiste flirtant avec l'anti-intellectualisme, continue, la plupart du temps, de m'agacer. Tu sais autant que moi, sinon plus, que sans alliance entre les simples citoyens, les militants et les intellectuels, ni la justice sociale ni le pays souhaité ne sauraient advenir pour le mieux. Tu sais aussi que, de part et d'autre, cette vérité n'est que trop rarement partagée et qu'il faudrait donc s'atteler à la faire reconnaître, à ouvrir le dialogue, au lieu de discréditer les tenants de la pensée complexe pour faire rire la galerie, une tentation à laquelle tu ne résistes pas toujours.

Rire, oui, bien sûr, et ce fut, et ce reste, une des forces de ton engagement que ce souci de l'inscrire dans la joie. Il n'y a pas d'avenir, toutefois, dans le cabotinage abrutissant que constitue la drôlerie anti-intellectuelle. Tu le sais et ton ami Léo-Paul Lauzon, qui signe la préface de ce livre, le sait aussi, mais votre goût des effets, parfois, semble l'emporter sur votre souci pédagogique.

Trêve, cela étant, de remontrances. Fernand Foisy ne se trompe pas, camarade Chartrand, quand il écrit que ta colère est celle d'un juste. Je voulais te dire aujourd'hui que, même si elle n'a pas toujours la même tonalité que la mienne, je ne t'en admire pas moins pour autant.

louiscornelie@parroinfo.net

MICHEL CHARTRAND
LA COLÈRE DU JUSTE (1968-2003)
Fernand Foisy
Lancôt éditeur
Montréal, 2003, 320 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Michel Chartrand, en septembre 2003.

Le silence de Jean-V. Dufresne

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Journaliste, Jean-V. Dufresne cherchait sans cesse le mot juste plutôt que le bon mot. Il était bien conscient que l'objet d'une chronique, son genre journalistique par excellence, «*n'existe que si les mots lui prêtent vie*». D'où l'importance de la langue pour ce lauréat du prix Jules-Fournier, qui percevait son métier comme celui d'écrire, au quotidien, des mots sur du sable.

Ce monsieur, à ce qu'il semble, était un homme bien. Cultivé, curieux, intelligent, sensible, passionné. Ses anciens camarades de travail le répètent

De brefs témoignages redondants et quelques chroniques de l'illustre journaliste

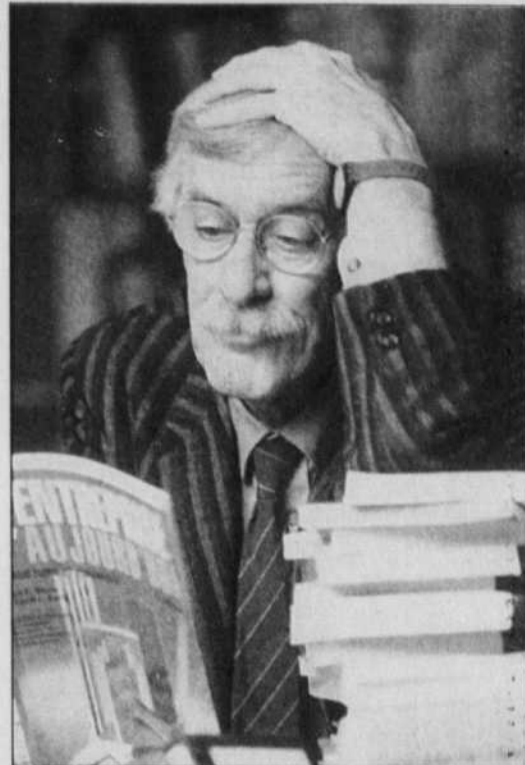
d'ailleurs volontiers à qui veut l'entendre. Et ceux qui le lisaient — dont je suis — n'ont aucun mal à les croire. D'ailleurs, relire aujourd'hui quelques-unes de ses chroniques d'hier confirme l'impression. Mais d'où vient alors que, devant ce livre qui vient de lui être consacré, Jean-V. Dufresne, journaliste de métier, on se trouve tout de même déçu?

Michel Roy, le maître-d'œuvre du projet, semble avoir pensé que, pour mener à bien pareil livre hommage, il suffisait de commander des fleurs, beaucoup de fleurs, tout comme on commande beaucoup de textes lorsqu'il faut remplir, dans un journal, un cahier spécial qui vous tombe dessus à la dernière minute, sans prévenir. Un bon tiers du livre consiste ainsi en de brefs «*témoignages*» redondants, accumulés comme ils ont visiblement été commandés, c'est-à-dire pêle-mêle, sans logique aucune, sinon celle qui préside au principe de l'accumulation. A ces petits textes livrés à la file indienne, on a même cru bon d'ajouter les déclarations d'obscurs députés prononcées en Chambre à l'occasion de la mort du journaliste. Au total, ces éloges répétitifs comptent pour plus du tiers du livre! On ne saurait bien sûr en vouloir à ceux qui ont pris part à l'aventure, visiblement peu informés de la structure du projet. Certains témoignages s'avèrent par ailleurs plus originaux, notamment ceux de Lise Bissonnette, Gilles Gougeon et Odile Tremblay.

Heureusement, ce livre donne tout de même à lire plusieurs chroniques de Dufresne. Or il faut souligner que les premières, rédigées à l'occasion de l'Expo 67, sont vraiment banales. De toutes semblables sont désormais publiées presque quotidiennement dans les journaux. Mais il faut savoir qu'à cette époque, Dufresne s'est forgé un nom grâce à ces textes-là. Et c'est à se demander, bien sûr, de quoi pouvaient bien avoir l'air les journaux du temps lorsque Dufresne n'y paraissait pas.

Curiosité insatiable

La suite est beaucoup plus réjouissante pour le lecteur. On y trouve quelques beaux exemples des préoccupations d'un talentueux journaliste. Au premier chef, on remarque encore et toujours la préoccupation pour la langue. Jean-V. Dufresne a le souci extrême de la précision. Et il a, en matière linguistique, souvent le mérite d'interroger le réel comme peu de ses confrères l'ont fait. «*Ce n'est pas l'anglais qui menace le français, c'est le mauvais français*», écrit-il. Évidemment, des contradictions apparaissent, ça et là. Au Québec, la question linguistique n'est jamais simple. Ainsi, ce traducteur à ses heures ne supporte pas l'idée qu'on puisse traduire des films... Sur le plan politique, Jean-V. Dufresne se défie



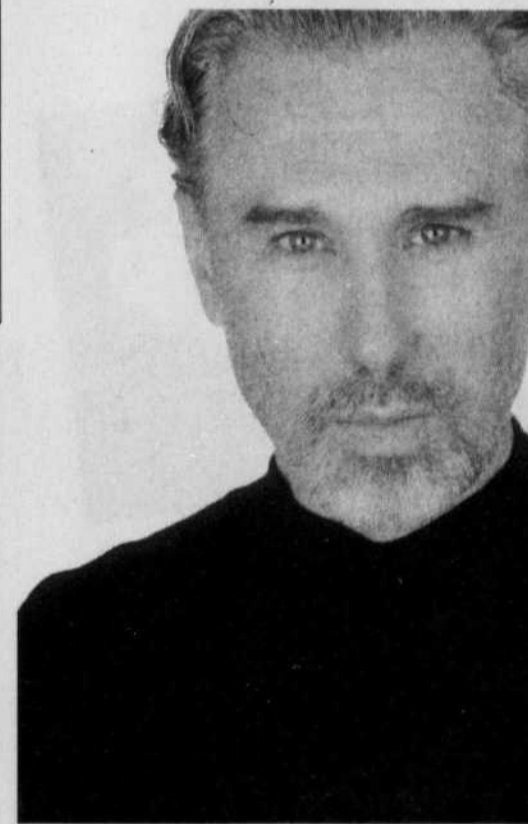
R. ET CHEVERY LE DEVOIR
Jean-V. Dufresne (1930-2000) a écrit dans plusieurs quotidiens, dont *La Patrie*, *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal*.

beaucoup de l'idéologie d'«*extrême centre*» qui, dans notre belle société, tient lieu le plus souvent d'espace de manœuvre pour en arriver à toutes les confusions. Il aime Yvon Deschamps et se méfie de Claude Ryan, son ancien patron au *Devoir*, de qui il affirme par ailleurs qu'il n'est pas si laid qu'on le dit... Pour qualifier Pierre Bourque, le triste maire à l'œil éteint, il forge une couronne végétale qui lui est restée: «*Géranium P.*»

La prose de Dufresne, toujours élégante et soignée, manifeste par ailleurs un appétit et une curiosité insatiables pour une multitude de sujets. Parmi bien d'autres choses, la vitesse de l'inquiétante moto le fascine. Les motocyclistes goûtent à sa belle plume: «*Ils sont les phantasmes de nos rétroviseurs pépères. Ils viennent de nulle part. Ils fondent sur vous avec la plus grande gratuité, vous doublent pour offrir les flancs obscènes de leurs belles mécaniques, invincibles, superbes, arrogantes. Ils disparaissent pour n'être plus qu'un point noir à la traîne d'un ruban sonore qui reprend le crissement de la cigale et des pneus sculptés sur le béton de l'autoroute des Cantons-de-l'Est.*»

Dufresne a exercé son métier à la radio et, surtout, dans plusieurs quotidiens, dont *La Patrie*, *Le Devoir* et *Le Journal de Montréal*. Mais à la fin de sa vie, il n'écrivait plus du tout. Il ne voulait plus écrire. Ce qui advenait du journalisme le désespérait, comme s'il mettait à l'avant plus à offrir de lui-même que de l'ombre jetée dans la nuit. Qui sait si ce n'est pas le silence que Jean-V. Dufresne souhaitait en dire le plus à sa postérité?

JEAN-V. DUFRESNE
JOURNALISTE DE MÉTIER
Sous la direction de Michel Roy
Leméac
Montréal, 2003, 174 pages



QUIMET PONS
JALOUSIE

Dans les périodes d'accalmie, elle le traitait comme un dieu, devenait tendre, affectueuse, répondait au moindre de ses caprices. Conquis, il en oubliait les tempêtes. Puis une phrase, un moment d'inattention, ses regards vers une autre femme, et c'était le déclenchement...

psy noir
Guérin

Un mari infidèle, une femme possessive, un psy appelé à la rescousse et qui va y risquer sa chemise.

Avec JALOUSIE, le duo QUIMET PONS récidive dans le genre thriller psychologique: une intrigue palpitante, servie avec brio à la sauce montréalaise.

544 pages 29,95 \$
Guérin éditeur 514.842.3481

PUL-IQRC

Formation, relations professionnelles et syndicalisme à l'heure de la société-monde

Sous la direction de COLETTE BERNIER, ANNETTE JOBERT, HELEN RAINBIRD et JEAN SAGLIO

Ce livre questionne l'évolution du syndicalisme et les formes de représentation des salariés ainsi que les défis posés au syndicalisme par la négociation de la formation professionnelle à l'heure de la mondialisation de la société.

COÉDITION L'Harmattan

2-7637-7909-3
264 pages • 29 \$

Configuration diversifiée de l'entreprise et droit du travail

Sous la direction de PIERRE VERGE
Avec la participation de Sophie Dufour

L'entreprise est de moins en moins en milieu intégré de production et de travail correspondant à l'entreprise classique. L'«*entreprise nouvelle*» se caractérise, en effet, par l'externalisation du travail, par voie de sous-traitance, de filialisation, ou autrement. Dans quelle mesure le droit accepte-t-il de prendre en compte l'ensemble de la réalité économique et sociale d'une telle entreprise qui se profile derrière la façade juridique fragmentée de l'employeur? Dans quelle mesure et par quels procédés réussit-il à atteindre le véritable responsable des obligations envers les salariés?

2-7637-7944-1
220 pages • 25 \$

Pour de plus amples renseignements
Les Editions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

BLOC-NOTES

No pasaran!

J'ai rejoint au téléphone en Croatie cette semaine, le trouvant de fort bonne humeur, rieur, accroché plus que jamais au chaud dossier qu'il trimballe partout. Sans vouloir se farcir un triomphe personnel sur l'arène mondiale, Pierre Curzi a d'excellentes raisons de festoyer. Il s'est battu avec ses troupes pour le droit international à la protection de la culture. Et de coups de gueule en discussions, d'alliances en lobbyings, la victoire a bondi comme une balle dans son camp.

En fin de semaine dernière, à Paris, les pays membres de l'UNESCO ont fait chorus pour soutenir et défendre le droit d'appliquer leurs propres politiques culturelles. Une convention internationale contraignante devrait être signée en 2005. Non, la partie n'est pas gagnée pour autant, seulement une manche, mais remportée de haute lutte.

Sheila Copps a eu droit à une entrevue dans *Le Monde* cette semaine. Et c'est vrai que la ministre du Patrimoine canadien a beaucoup piloté le dossier, ses vis-à-vis québécois au portefeuille de la Culture aussi. Cela dit, les artistes furent de vaillants combattants de terrain dans cette affaire et méritent bien un coup de chapeau.

Allons-y d'abord d'une petite mise en perspective: en 1994, au moment des accords du GATT, la France porte à bout de bras le combat de l'exception culturelle. En gros, elle demande de soustraire le secteur de l'audiovisuel aux ententes économiques internationales.

Pourquoi? Parce que lâché *lousse*, avec ses énormes moyens financiers et promotionnels, Hollywood écrase les petits qui ne peuvent le concurrencer avec leur machine et qui sont condamnés peu ou prou à mourir. La France se bat vaillamment, gagne



Odile Tremblay

un sursis sur ce front, avant de s'essouffler quelque peu. En 1998, la filière canado-québécoise reprend le flambeau des mains de l'Hexagone.

Aujourd'hui, Pierre Curzi n'est pas seulement président de l'Union des artistes. Il dirige aussi la Coalition canadienne en faveur de la diversité culturelle, avec à la coprésidence Robert Pilon, aussi dévoué que lui. Curzi est devenu, il y a deux semaines, dans le cadre de la rencontre de l'UNESCO, porte-parole du Comité de liaison international à la tête des coalitions de neuf pays en faveur de cette diversité. «On a alors convoqué à l'UNESCO les ambassadeurs d'une quinzaine de pays. On s'est battus pour les convaincre.»

L'aventure de Pilon et Curzi tient de la bataille des petits David armés de frondes contre un géant féroce. Les États-Unis ont rejoint l'UNESCO cette année, après 20 ans de bouderie, et ils y ont joué du coude et des gros bras. Quand on touche au cinéma, à leur domination sur les écrans, les délégués américains se transforment en vraies caricatures de capitalistes à cigares et bourrés aux ailes, pareils à ceux qui servaient autrefois d'épouvantails dans les pays commu-

nistes. Argent, pouvoir, industrie énorme et dominante, et en poche les arguments massues de la libre concurrence et de la liberté de commerce. Mais la culture est une substance bien intangible, qui jongle avec l'identité des peuples. Allez la traiter comme de l'acier ou du caoutchouc...

Les Américains se sont démenés pour empêcher le projet d'entente d'être accepté par l'UNESCO: pressions, rencontres bilatérales. Ils se sont inclinés lundi, à contrecœur, devant la vague déferlante d'une majorité de 90 % des pays membres défendant le droit à la diversité. Ils ont deux ans pour pilonner la convention. «Les États-Unis vont tout faire pour miner le projet», estime Curzi. L'avenir n'est pas gagné.

Retour à Montréal en 1998, dans les locaux de l'Union des artistes. Plusieurs associations culturelles des milieux de la création et de l'industrie se réunissent, alertés par le spectre des cultures en agonie. En émerge la création de la Coalition pour la diversité culturelle. Pierre Curzi en prend la tête. Lui et Robert Pilon rameutent les associations canadiennes, déploient le mouvement d'un océan à l'autre, puis voyagent dans les bagages des missions diplomatiques canadiennes, en apostolat au Chili, au Mexique, en Corée, en Australie.

Curzi évoque l'épopée chilienne. Chili, où l'accueil des associations fut d'abord bien froid: «La-bas, les gens n'avaient pas compris qu'ils étaient sérieusement menacés de perdre leur culture s'ils ne se prenaient pas en main.» Persuasion, donc, et jeux de diplomatie. Une à une, ils ont conquis des voix sur le terrain.

Le mouvement grossit, prend du volume et de la force de frappe, la France réveille ses vieilles ardeurs belliqueuses et reprend aussi le combat. En

2001, Montréal accueille les premières rencontres internationales des associations professionnelles d'artistes. En février dernier, à Paris, un second rendez-vous des professionnels de la culture enfonce le clou. Trente-sept pays s'y pointent et le président Chirac apporte un appui de taille, réclamant au directeur de l'UNESCO, Koïchiro Matsuura, effrayé par les Américains, une convention sur la diversité culturelle pour 2005. Or donc, lundi dernier, le projet est allé de l'avant.

Ne comptez pas sur Pierre Curzi pour dénoncer un certain protectionnisme culturel d'Etat. «Est-il vraiment imaginable de consacrer 20 % du temps d'écran à des productions autres qu'américaines?», demande-t-il. Protectionnisme, quotas? Et pourquoi pas? Tout ce qu'on cherche, c'est un meilleur équilibre entre les images qui circulent. Jamais les pays africains, par exemple, ne pourraient sauvegarder leur culture sans adopter des mesures en conséquence. Ils n'ont pas les moyens de faire concurrence aux productions américaines de 100 millions.»

Oui, il semblait heureux, cette semaine, Pierre Curzi. Dans cette salle de conférence de l'UNESCO, il dit avoir senti, vu, entendu un très grand nombre de pays saisir que, sans cadre contraignant, leur culture et leur identité seraient en péril: la cause qu'il a tant défendue dans l'ombre comme à la lumière. Une cause juste, par surcroît. Reste à pourfendre la puissante Amérique qui s'apprête à répondre par la bouche de ses canons. Mais tant de pays lui tiennent tête aujourd'hui. «No pasaran!», proclament les militants de la diversité culturelle, plus farouches que jamais. Et ils donnent envie de les suivre.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Extra guitares, pas d'anchois

BLUE STREET (FIVE GUITARS)

Chris Rea
Jazzee Blue (Fusion III)

George Harrison mort, il reste Chris Rea pour me faire du bien par où ça pleure, avec ses motifs arrache-cœur à la guitare *slide*. Et il y avait trop longtemps que le gaillard de Middlesbrough, Cleveland (au Royaume-Uni), ne m'avait fait tant de bien. Pour tout dire, après quelques disques moins heureux où il avait troqué ses accompagnateurs de chair et d'os contre des machines, je l'avais un peu perdu de vue. Le revoilà, revenu de l'enfer d'un cancer qu'il croyait avoir mais n'avait pas (il a fallu lui enlever pancréas et duo-

dénom pour le savoir), diabétique mais content d'avoir survécu, et enregistrant désormais des disques (et ceux des gens qu'il admire) à sa propre enseigne, sympathique petit label baptisé Jazzee Blue.

Et comme il peut y faire ce que bon lui semble, Rea s'est cuisiné un disque de guitare, son plus réussi depuis *Auberge*, merveille de 1991. Une vraie pizza toute garnie de guitares. Extra guitares, pas d'anchois. Des guitares, il en joue très exactement cinq, comme le titre l'indique, le plus souvent en même temps, les étalant dans l'espace, *slide* immense comme l'horizon, *picking* clôturant le pâturage, *riff* sautillant de-ci de-là, petit *strumming* léger comme une brise, etc. Imaginez un écran panora-

mique de guitares. Imaginez des oreilles pleines de guitares, mais pas écrasées par le nombre. Rayon délicatesse incarnée, il n'y a pas meilleur que Chris Rea, sinon Mark Knopfler les bons jours.

Et comme le label l'indique, ce disque est un brin jazzy. Et bluesé, parce que, bon, quand on n'a plus de pancréas, on a le blues à demeure. En tout cas, c'est splendide, et encore, «splendide» n'arrive pas à la cheville de ce que c'est. *Blue Miles*, *Big C Blue Break*, *Still Going To A Go Go*, les pièces les plus atmosphériques, les plus agréablement lentes aussi — j'ai un peu moins le Chris Rea synopé de *Funk 48* —, sont autant d'antidotes aux poisons de l'existence. La médecine douce, c'est ça.

Sylvain Cormier

CHANSON

UNPLUGGED QUÉBEC 1955-1956

Édith Piaf
Disques XXI

Appelez ça un vieux pli mal déplié de fils de conquis, si vous voulez, mais j'ai toujours été furieusement intéressé par les passages chez nous des grandes vedettes de la musique populaire. Surtout les vedettes d'avant l'époque bénie des treize dernières années où, de par ce métier de privilégié, j'assistais à presque tout. Parlez-moi de quand vous avez vu Brel à la Comédie canadienne, ou Buddy Holly au Forum, j'en ai un Niagara de bave aux commissures. Pensez alors si j'applaudis la parution de ce triple disque, qui me donne ce que j'osais à peine imaginer: la Piaf en spectacle au Québec. Et trois fois plutôt qu'une. Il se trouve que le regrettable Gérard Thibault, illustrissime cabaretier de la Vieille Capitale, celui-là même qui amena dans nos parages les Trenet, Andrex, Aznavour et autres Patachou, était aussi un visionnaire: précaution fut prise d'enregistrer les spectacles les plus importants. Ce sont ces bandes, prudemment léguées aux Archives nationales du Québec, que les Disques XXI entreprennent ici de révéler, à commencer par trois récitals de la Môme tels que livrés les 30 mai et 2 juin 1955, ainsi que le 24 novembre 1956, à La Porte Saint-Jean.

Bandes d'amateur, certes, *boot-legs* avant la lettre, ces captations de fort potable qualité sonore sont un régal, non seulement parce que la grande p'tite Édith Gassion de Belleville y chantait, entre autres immortelles, les nouveautés du jour qu'étaient *L'Homme à la moto* ou *Qu'as-tu fait John?*, mais parce que le lieu est canadien-français et que cela s'entend. Jouissance est la présentation d'un certain Paul-Émile Roussel, qui se fend d'une version très «gars de club» de *Mister Sandman* avant d'annoncer Piaf dans son français du dimanche.

Sérieux bémol, ce trésor est offert dans un emballage tellement peu approprié que c'en est à vomir: deux prises de micro moderne sur fond gris, avec lettrage de compil' techno bon marché. C'est raté au point où l'on croit à première vue qu'il s'agit de «remixages» d'un quelconque DJ. Et puis, ce titre imbécile! *Unplugged*, Édith Piaf? Encore eût-il fallu qu'on la branchât un jour. Quand on pense qu'il y a dans le très compétent livret la repro d'une pub de 1955 avec photo, qui aurait idéalement convenu, en enrage. Mais on garde quand même l'objet dans sa discothèque. Précieusement. Dans un sac de papier brun.

S. C.



STUDIO HARCOURT / MINISTÈRE DE LA CULTURE - FRANCE

Édith Piaf

un *must*. Encore une fois, ELP a pris bien soin de ne pas tomber dans la caricature. Le document *The Revenge Of The Robots* retrace l'histoire (encore jeune) du label new-yorkais, ainsi qu'une tournée mémorable à travers l'Amérique du Nord (un arrêt notamment à Montréal). On s'éloigne des clichés du hip-hop afin de mieux comprendre les compromis de même que les choix déchirants qui s'imposent. Du contenu et de la qualité, sans le moindre défaut. De plus, on peut regarder ce documentaire comme le reflet de la situation chaotique qui se brasse actuellement dans le monde. Avec *Bazooka Tooth*, le surdouté Aesop Rock revient aussi avec un des meilleurs albums de hip-hop parus jusqu'à maintenant en 2003: des textes qui vont encore plus loin que le mémorable *Labor Days*, ainsi qu'une production à couper le souffle. En passant, Aesop Rock, Mr. Lif, Murs et DJ Fats One offriront sans doute une prestation mémorable à la SAT de Montréal, le 19 octobre prochain. A ne pas manquer.

David Cantin

ELECTRO

AGAIN Colder (Output-Fusion III)

Qui est ce Parisien qui adapte avec bonheur les idées fondatrices de Joy Division ou de Can à notre époque? Il se nomme Marc Nguyen et travaille sous le nom de Colder. Après l'avoir déjà repéré sur la compilation *Channel 2* du label Output (grâce au tube *Crazy Love*), on découvre enfin *Again* après une sortie printanière en Europe. Mieux vaut le dire immédiatement: ce premier album déborde de mélancolie planante et de clins d'œil subtils faits au passé. En réponse à une certaine *cold-wave* (le catalogue Factory, en guise de référence), Nguyen propose une musique électronique aussi rêveuse que séduisante. À l'écoute d'extraits tels *One Night In Tokyo* ou encore *This River*, on s'étonne de la maturité de ce designer graphique que Trevor Jackson a fait signer sans la moindre hésitation. De plus, la recherche sonore sur *Again* n'a rien de gratuit ou de futile. Un DVD per-

met également de découvrir six courts métrages qui accompagnent cet univers éthéré. De passage au MEG, le 25 octobre prochain.

David Cantin

CLASSIQUE

HAENDEL: GIULIO CESARE

Marijana Mijakovic, Magdalena Kozena, Anne Sofie von Otter, Charlotte Hellekant, Bejun Mehta, Alan Ewing, Les Musiciens du Louvre, Marc Minkowski. Archiv 3 CD 474 210-2

Nous sommes devant un véritable chef-d'œuvre de l'opéra. Créé en 1724 à Londres, *Jules César* est sans doute le maillon fort de l'œuvre lyrique de Haendel, quintessence par la puissance dramatique, la richesse musicale, sans oublier le sujet, qui permet à un public friand d'observer les grandes figures de l'histoire dans leurs intrigues privées, fictives ou supposées (rien n'a changé sous le soleil!).

Jules César a connu sa véritable résurrection sur scène il y a 25 ans et a fait l'objet, au disque, d'un enregistrement essentiel dirigé par René Jacobs (Harmonia Mundi), il est difficile de départager Jacobs et Minkowski. On peut dire que la version du chef français est orchestralement plus souple, plus ronde, plus «aimable», et qu'elle vaut par quelques incarnations majeures: Anne Sofie von Otter en Sextus (elle lance véritablement l'action avec son air *Stegiatevi nel core*), Magdalena Kozena en Cléopâtre (sublime *Vadoro, pupille*) et Charlotte Hellekant, irréprochable Cornelia. Bejun Mehta est un Ptolémée véhément, mais pas pervers, alors que le César androgyne de Marijana Mijakovic oscille entre le très bon (*Empio, dirò, tu sei*) et l'extraordinaire (*Se in fiorito ameno prato*).

Si Jacobs cultivait davantage la continuité dramatique et amenait des caractérisations plus véhémentes des personnages, la splendeur plastique orchestrale et vocale de l'enregistrement Minkowski serait la marque de l'un des rares grands CD opératiques de l'année.

Christophe Huss

Lire plus, lire mieux, lire...

NUIT BLANCHE

Le magazine québécois sur les littératures écrites ou traduites en français

Au sommaire du numéro 92

Miron le magnifique

par J.-G. Hudon; une entrevue

avec Assia Djebar par A. Datin

et I. Collombat; des articles:

Îles d'un monde ouvert par

L. Margantin; De quelques Antillais...

par M. Peterson; Polémiques autour de la

guerre et l'antiaméricanisme par L. Laplante;

«Écrivains méconnus du XX^e siècle»:

André Hardellet par Jacques Poirier; «Le livre

jamais lu» par A. Carpentier.

En librairie le 17 octobre

Exclusivités Internet www.nuitblanche.com

«Littérature jeunesse» par L. Laplante
Ernestine Chassebauf par J.-C. Tusseau,
Trois vies pour le cinéma par S. Suchet,
Autobiographies et biographies par L. Laplante

offrez-vous un abonnement
4 numéros pour 26,17\$ (t.i.c.)

Nom: Prénom:
Adresse:
Ville: Code postal:
Tél.: Courriel:
 Ci-joint mon paiement par chèque
 Par carte de crédit Visa n°:
Date d'expiration:

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355
Courriel électronique: nuitblanche@nuiblanche.com

